

## VOYAGES INUTILES

La promenade est avant tout une pratique, étroitement corrélée à des modes de sociabilité. À ce titre, on ne saurait dresser le portrait du promeneur sans tenir compte d'un ensemble de considérants qui déterminent des manières de faire et de sentir<sup>1</sup>. Il reviendrait à l'historien, au sociologue, à l'anthropologue... d'étudier les façons dont ce type de cheminement s'inscrit dans une culture donnée. On se doute que les déambulations de Socrate et de ses disciples n'ont pas grand-chose à voir avec la promenade mondaine de l'époque classique, ou encore que l'itinéraire de l'homme sensible dans des jardins au négligé savamment préparé diffère totalement des flâneries urbaines du touriste. Même si l'on choisit de se situer dans un cadre chronologique assez nettement délimité, comme celui dans lequel s'inscrira cet essai, consacré pour l'essentiel à des textes de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il apparaît immédiatement que chaque lieu – de par les attentes qu'il suscite et les réponses qu'il offre – programme un mode particulier d'appropriation de l'espace. La liste des environnements au sein desquels évolue le promeneur est aussi longue que le monde et ses surprises sont divers. L'attention portée à l'ailleurs, à l'autre ou à soi ne sera pas la même selon qu'on se trouve près ou loin de chez soi, dans la nature ou en ville, face à des spectacles ordinaires ou exceptionnels<sup>2</sup>.... Bien d'autres paramètres demanderaient à être pris en considération par celui qui voudrait comprendre et décrire les usages du monde particuliers au promeneur. L'évolution des techniques de transport, par exemple, modifie considérablement notre appréhension du territoire<sup>3</sup> : rien n'empêche, lorsqu'un bateau à vapeur permet de rejoindre en un temps relativement bref à peu près n'importe quelle destination, de parcourir les rues d'une ville orientale en promeneur, sans

- 1 « Comme pratique sociale, la promenade [...] est aussi expérience de rencontre d'un sujet social et d'un milieu. Que le sujet soit conscient ou non de son appartenance à la société n'est pas essentiel, car tout en lui nous y renvoie : son mode de perception, son système de valeurs, sa sensibilité, sa manière de s'approprier l'espace, ses façons de regarder, de marcher, de choisir son itinéraire, ses attentes, etc. » (Alain Montandon, *Sociopoétique de la promenade*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2000, p. 8).
- 2 Il va sans dire que chacun des éléments de cette liste peut se spécifier en catégories de niveau inférieur : les promenades sur les grèves, en forêt, en montagne ne renvoient ni aux mêmes pratiques, ni à un même imaginaire.
- 3 Voir, à ce propos, Marc Desportes, *Paysages en mouvement. Transports et perception de l'espace. XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Gallimard, 2005.

avoir à affronter les périls et fatigues d'un long voyage. Le développement du tourisme est adossé à celui des infrastructures : les guides prodiguent les conseils indispensables à qui veut faire l'expérience du dépaysement sans devenir pour autant un aventurier. Il est certain que nos déplacements sont étroitement dépendants d'un imaginaire déterminé pour une part importante par un environnement social, technique et culturel.

8 Mais ce n'est pas d'une histoire de la promenade, prise en l'un de ses moments, dont il sera question dans cette étude, ni même d'une analyse des modes d'inscription, dans les œuvres, des « représentations sociales comme éléments dynamiques de la création littéraire »<sup>4</sup>. La *Promenade*, que la majuscule distinguera de l'activité qu'on désigne sous le nom de *promenade*, sera dans les pages qui suivent entendue comme un texte, modalité possible du récit de voyage dont l'émergence se situerait à l'époque romantique. Il ne s'agit en aucun cas de tracer une frontière infranchissable qui séparerait l'expérience de sa mise en livre. Toute écriture référentielle est étroitement articulée à l'histoire du sujet, à la réalité du monde, aux préconstruits culturels de l'époque... Est-il utile d'ajouter en outre qu'elle s'alimente aux événements vécus et aux choses vues, même lorsqu'elle se permet des aménagements de plus ou moins grande ampleur avec la vérité ? N'oublions pas que la littérature de voyage tend à accréditer l'idée selon laquelle le texte serait à même de refléter aussi fidèlement que possible le réel et les impressions qu'il procure. En ce sens, il est indispensable d'instaurer des va-et-vient entre les mots et la vie, entre le livre et les faits et sensations qu'il donne à imaginer. Les mots peuvent nous conduire aux choses, même si c'est par des chemins de traverse. L'œuvre, cependant, reste première pour qui s'attache à décrire la configuration d'un genre, à une époque où il connaît de profonds bouleversements.

C'est d'une évolution, ou d'une inflexion, dont voudrait rendre compte la réflexion ici engagée. Dire que le Voyage devient Promenade signifie qu'il n'a pas cessé pour autant d'être un Voyage, qu'il peut être l'un et l'autre ou l'un puis l'autre, par intermittence. On s'autorisera donc à ne pas circonscrire l'analyse aux seuls écrits qui relatent un déplacement de proximité. Un critère sans doute plus pertinent servira à faire le départ entre des pratiques dissemblables. On peut en effet opposer le déplacement entrepris à des fins immédiatement utiles, voire utilitaires, à celui qui est marqué par une forme de désintéressement – ayant d'une certaine manière maille à partir avec l'*otium*. On y revient immédiatement, la promenade est plus un *art du voyage* qu'une occupation qu'on peut apprécier selon des données positives. C'est la raison pour laquelle la majeure partie des

---

4 Qui est, pour Alain Montandon (*Sociopoétique de la promenade, op. cit.*, p. 8), l'objet de la « sociopoétique ».

récits de voyage de l'époque du romantisme comportent au moins une série de séquences dont on peut affirmer sans trop jouer sur les mots qu'elles relèvent de la Promenade, lorsqu'ils n'obéissent pas dans leur ensemble à une logique caractérisée par l'entière gratuité de l'entreprise. La publication d'un livre réintroduit bien sûr à un autre niveau une exigence de rentabilité. Ce sera à l'écrivain d'user de son talent pour nous faire oublier qu'il s'est tout de même promené dans une intention donnée, pour écrire et non par simple récréation.

## UN NOUVEL ART DU VOYAGE

On connaît la condamnation formulée par Rousseau, dans son *Émile* : « Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond [...] »<sup>5</sup>. Il s'inscrivait ce faisant dans une tradition qui assignait au déplacement un but<sup>6</sup> et insistait du même coup sur la nécessité de règles auxquelles devait se soumettre celui qui partait sur les routes pour en tirer profit. Ce n'est pas au marin, au marchand, au soldat ou au missionnaire que songe alors Rousseau<sup>7</sup>, ni à l'amateur frivole ou au savant. Dans le livre du monde, l'élève trouvera matière non à s'instruire, c'est « encore un objet trop vague »<sup>8</sup>, mais à devenir meilleur. Reste qu'une finalité est assignée au voyage qui est distincte du plaisir qu'il peut éventuellement procurer, toujours second, dépendant de la raison ou des raisons qui font entreprendre le trajet. C'est au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, sous la pression de différents facteurs, que se développe un nouvel art du voyage. Sans doute a-t-on conscience que le monde s'est rétréci, qu'il ne reste guère à découvrir et que tout a été dit, au moins sur certaines destinations. Subjectivité et sensibilité trouvent facilement à s'inscrire dans des relations qui abandonnent toute prétention encyclopédique. Progressivement se met en place une frontière entre les discours du savoir et le Voyage littéraire qu'une presse en plein développement accueille volontiers dans

5 « Des voyages », dans *Émile ou de l'Éducation*, éd. C. Wirz et P. Burgelin, *Œuvres complètes*, éd. dirigée par B. Gagnebin et M. Raymond, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. IV, 1969, p. 832.

6 On peut ici se référer à l'ouvrage de Normand Doiron, *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Sainte-Foy/Paris, Presses de l'Université Laval/Klincksieck, 1995. L'auteur analyse dans ce livre (chapitre II) l'épître de l'humaniste Juste Lipse parue en 1578, plusieurs fois rééditée et traduite, portant sur *L'Art de voyager avec fruit* : « Ne serait-ce qu'en raison de ce but de l'utilité qu'elle donne aux voyages, et qui sera repris, souvent dans le titre même, par les traités du XVII<sup>e</sup> siècle, l'épître de Lipse à Philippe de Lannoy se trouve à l'origine d'une certaine conception du déplacement » (p. 18).

7 À savoir les seuls qui « fassent des voyages de long cours » et qui sont tous de piètres observateurs, si l'on en croit l'opinion exprimée dans une note du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, éd. J. Starobinski, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. III, 1964, p. 212.

8 *Émile*, éd. cit., p. 832.

ses feuillets. C'est un changement qui se produit, portant à la fois sur la pratique du voyage et sa mise en mots. Il eût paru assez peu concevable, à l'Âge classique, de parcourir le monde pour son unique agrément et de composer sur un mode sérieux un livre avec les impressions ou choses vues récoltées en chemin.

C'est dans un essai paru en 1802 et intitulé *L'Art de se promener* qu'on trouve, sous la plume de Karl Gottlob Schelle, une célébration de la promenade offrant une synthèse assez précise de la manière dont le motif pouvait alors être défini<sup>9</sup>. L'homme de culture serait seul à même de jouir du contentement proprement intellectuel qu'elle procure. Le philosophe propose un catalogue des différentes façons de se promener (seul ou en compagnie, à la ville ou dans la nature, en début ou en milieu de journée...). Pour goûter pleinement ce plaisir, il faut se situer à égale distance du monde et du moi. Un spectacle naturel trop grandiose accapare trop fortement l'esprit ; il convient également de ne pas se perdre complètement en soi. En d'autres termes, le promeneur doit être capable de répondre aux sollicitations des objets sans s'oublier soi-même. Par ailleurs, la liberté est la condition essentielle de la promenade : liberté, évidemment, quant au chemin à suivre, mais aussi liberté de l'esprit et de la conversation, si l'on est accompagné. On retiendra avant tout de ce court traité que la promenade y est définie comme art de la mesure ou de l'équilibre<sup>10</sup>. Les risques sont désignés alors qu'est louée la sagesse de celui qui sait se promener<sup>11</sup>. C'est une extraordinaire valeur ajoutée qui s'adjoint ainsi à cette activité en premier lieu physique, composée « du mouvement alternatif des jambes et des pieds »<sup>12</sup>. L'inutilité apparente de la promenade en fait une sorte de luxe ou du moins l'apanage des sociétés évoluées, comme en témoignent ces lieux spécialement aménagés qu'on nomme aussi promenoirs et qui sont endroits de rencontres et petits théâtres de la mondanité. Buffon constate ainsi que les sauvages « ne savent ce que c'est que de se promener »<sup>13</sup>. Seul l'homme civilisé serait à même

10

9 Paris, Rivages et Payot, coll. « Rivages poche. Petite bibliothèque », 1996 (*Die Spatziergänge, oder die Kunst spazieren zu gehen*, Leipzig, G. Martini, 1802).

10 *L'Encyclopédie*, qui envisage la notion sous un angle avant tout médical, propose la définition suivante : « exercice *modéré*, [...] par lequel on se transporte doucement et par récréation d'un lieu à un autre » (Louis de Jaucourt, Article « Promenade » [nous soulignons]).

11 L'abbé Barthélemy ne se fait pas faute de rappeler que « c'était communément dans les allées de l'Académie que [Platon] donnait ses leçons ; car il regardait la promenade comme plus utile à la santé que les exercices violents du gymnaste » (*Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* [1788], Paris, Didier, 1843, t. I, chap. VII, p. 213).

12 « Promenade », art. cit.

13 « [...] les sauvages ne savent ce que c'est que de se promener, et rien ne les étonne plus dans nos manières que de nous voir aller en droite ligne et revenir ainsi sur nos pas plusieurs fois de suite ; ils n'imaginent pas qu'on puisse prendre cette peine sans aucune nécessité, et se donner ainsi du mouvement qui n'aboutit à rien » (*De l'Homme*, présentation M. Duchet et postface C. Blanckaert, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 132).

de goûter une pratique qui n'est pas tendue vers l'obtention d'un quelconque gain. Il y a plus, la pensée gagne à être associée au mouvement, Montaigne et bien d'autres l'ont noté : « Mes pensées dorment, si je les assis. Mon esprit ne va, si les jambes ne l'agitent »<sup>14</sup>. Attacher successivement son esprit ou son regard sur des objets différents revient à faire preuve d'une certaine passivité : comme la feuille promenée par la brise, la pensée suit un mouvement aléatoire et se laisse guider par les humeurs changeantes du promeneur et le spectacle divers du monde. Dans ces conditions, elle ne peut examiner en profondeur un sujet et il arrive même qu'elle s'égaré<sup>15</sup>. Pourtant, cette absence de contrôle est aussi le gage d'un libre exercice de la raison et « le moyen de découvrir ce que nous n'aurions jamais eu l'idée de chercher »<sup>16</sup>. Le rêve, de même, ne peut évidemment emprunter des trajets à l'avance balisés : le libre jeu de l'imagination répugne à se laisser enclorre dans une quelconque logique. Tout se passe donc comme si une déambulation sans but précis facilitait la réflexion ou, plus exactement, s'accordait avec le libre cheminement d'un esprit disponible, accueillant à la contradiction et au doute, en quête d'une sagesse qu'il ne possède pas encore.

Il n'est pas de profit nettement quantifiable que l'on puisse retirer d'un déplacement fait avant tout par récréation. Rien n'est plus inutile en effet que de se transporter d'un lieu à un autre sans intention bien particulière. Le promeneur, en d'autres termes, n'est tendu vers aucun but, et c'est avant tout en cela qu'il se distingue du pèlerin, de l'explorateur ou du savant. Ces derniers font dépendre l'expérience d'une finalité qui l'excède, alors que la promenade est pour ainsi dire à elle-même sa propre fin. Il en résulte une absolue liberté du promeneur qui est parfaitement libre de suivre les injonctions du hasard, de rebrousser chemin, de s'arrêter... sans que jamais ces sortes de décisions ne portent atteinte à un projet puisque ce dernier, à proprement parler, n'existe pas. À vrai dire, le promeneur est tout de même à la recherche du plaisir, ou d'une forme de contentement. Dans la mesure où il se rend disponible au monde, mais également à autrui et à lui-même, il est tout particulièrement enclin à savourer les plaisirs des sens, de la conversation ou d'excursions mentales qui le ramènent à soi. Sans doute n'est-il d'ailleurs jamais totalement absorbé par l'une ou l'autre de ces sollicitations. De la même manière que la promenade

14 *Les Essais*, éd. P. Villey, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1988, III, III, p. 828. Sur les liens entre la pensée et la marche, chez Montaigne et bien d'autres, on peut se référer au premier chapitre de l'ouvrage déjà cité d'Alain Montandon, *Sociopoétique de la promenade, op. cit.*, p. 11-42.

15 Le verbe *promener* peut être employé comme synonyme de *tromper*.

16 Jean Grenier, « La promenade (étude phénoménologique) », *Nouvelle Revue française*, n° 143, novembre 1964, p. 828. L'auteur de cet article associe la promenade au dialogue (qui suit également des chemins non tracés à l'avance) et rappelle que l'entretien en plein air est à l'origine de la constitution de bien des écoles philosophiques.

est un exercice physique mesuré, le promeneur ne s'oublie pas dans le spectacle de beautés inouïes, ne s'absorbe pas dans une dispute qui lui ferait négliger ce qui l'entoure et ne s'évade pas durablement au pays du moi. S'il lui arrive de le faire, car il n'est toujours aisé de se tenir ainsi à distance de l'ailleurs, de l'autre et de soi, c'est par intermittence et non de manière suivie. Il lui est d'ailleurs facile de passer d'un « objet » à un autre à mesure qu'il se déplace et la mobilité de son attention rime avec un cheminement souvent aléatoire ou même soumis volontairement au hasard. Curieux, attentif, amateur de toutes choses, il se laisse porter aussi bien par ses pas que par ses goûts.

12

C'est donc avant tout une disposition d'esprit que la promenade et, en ce sens, on ne saurait affirmer qu'elle soit nécessairement liée à la marche, ou qu'elle s'exerce toujours en des lieux familiers. Le mode de déplacement, s'il n'est pas indifférent quant à la façon particulière qu'a le promeneur d'appréhender le paysage, peut très bien varier sans que change la relation désintéressée que l'homme entretient avec le territoire. Pour le conquérant, le missionnaire ou le navigateur, le trajet est un passage obligé et l'incident imprévu qui le rend plus long est toujours ressenti comme un obstacle contrariant le dessein initial. Celui qui veut faire le tour du monde en quatre-vingts jours n'a guère le temps, on le conçoit, de profiter des surprises que pourrait ménager le hasard alors que c'est justement de ces dernières que le promeneur fait son miel : l'éloge de la lenteur est bien souvent consubstantiel à la promenade. On ne saurait accepter trop vite l'idée selon laquelle la promenade serait nécessairement réductible au parcours d'un espace de proximité. En effet, il est parfaitement possible de s'approprier progressivement un lieu inconnu et le séjour en des terres étrangères, même s'il est bref, transforme considérablement leur appréhension. En outre, il y a vraisemblablement une manière de voir et de sentir qui rend très relatives les notions de proche, ou de lointain. Après tout, le nomade n'a rien d'un voyageur puisqu'il est partout chez lui. Le promeneur, de même, peut faire siennes la campagne romaine ou les forêts de l'Amérique. Les propriétés du lieu en sont transformées : les couleurs de l'ailleurs deviennent moins criantes. Quant aux prestiges attachés à l'aventure, ils s'effacent au profit de la collecte d'impressions.

Les considérants qui précèdent accordent tous au sujet une place prépondérante. La conversion du voyage en promenade dépend en fait de son bon vouloir ou, plus exactement, d'une capacité particulière à se mettre en « état de promenade », par intermittence ou de manière plus suivie. C'est quelquefois le monde qui favorise une telle mutation : lorsqu'il n'y a rien d'exceptionnel à voir ou à vivre, le voyageur peut pour un temps négliger ses devoirs et laisser venir à lui les choses comme elles sont, prendre le temps d'une conversation à bâtons rompus ou laisser flotter sa pensée sur les objets les plus divers. Mais il faut bien convenir que c'est avant tout l'humeur du voyageur, ou sa disposition d'esprit, qui le rendent

ainsi disponible à l'ailleurs, aux autres et à lui-même. Une chose est sûre en tout cas, ce qui prime en ces occasions est une expérience purement personnelle et difficilement quantifiable. Le promeneur n'a rien découvert, n'a pas enrichi la connaissance universelle et ne peut se targuer d'avoir vu ce qu'il fallait voir. En revanche, il a cueilli des observations, des impressions et des sensations qui se sont imprimées dans sa mémoire parce qu'elles s'accordaient au moi. S'il se pique d'écrire, il les restituera pour lui-même et pour les autres afin de prolonger peut-être le plaisir éprouvé et de le partager. Il est très tentant en effet de se saisir des quelques traits dont il vient d'être question et de les projeter sur la mise en mots de ces promenades. Il ne s'agit évidemment pas de prétendre que le texte serait le simple reflet de l'expérience, mais d'accepter cette propension des écrits du voyageur à s'organiser en fonction des données du réel ou à donner l'illusion d'une coïncidence presque parfaite entre le dire et le dit. La gratuité, la liberté, la variété, la subjectivité sont des « qualités » qui peuvent définir le discours du voyageur et, si le voyage devient un livre, il semble à l'image des promenades faites dans la nature ou dans les villes : décousu, mêlé, fantasque... et toujours personnel.

En 1873, le baron Hübner fait paraître un livre intitulé *Promenade autour du monde, 1871*. Il expose « le but du voyage ou plutôt de la promenade qu'[il] compte faire autour du globe » : « Chemin faisant, je compte m'amuser, c'est-à-dire voir des choses curieuses et pour moi nouvelles, et chaque soir j'inscrirai sur mon calepin ce que j'aurai vu et ce qu'on m'aura dit dans la journée »<sup>17</sup>. Il s'agit avant tout de voir (le terme est répété avec insistance lors de l'entrée en matière de l'ouvrage) « des choses curieuses et nouvelles », autant dire de chercher une sensation de dépaysement, de se mettre à l'affût des signaux que délivre l'ailleurs. À peine embarqué à bord du *China* qui vient de quitter Cork, notre homme est comblé : il lui suffit de porter ses regards sur les passagers du navire et de converser avec eux pour se sentir transporté dans les contrées les plus diverses. Il fait très vite connaissance avec un Américain (général de l'armée des États-Unis), un Chinois (l'un des Princes-marchands de la factorerie anglaise de Shangāi) et un Mexicain (marchand à Monterey sur le Rio-Grande). On l'aura compris, c'est en touriste que le baron entend se déplacer, comme il l'écrit dans les dernières lignes de son livre :

Hélas ! mon cher journal, j'aurais bien des choses à inscrire sur tes pages ; mais tu enflerais outre mesure. Soyons modeste ; ne présumons pas trop de la patience de ceux qui nous liront. Déjà ne dira-t-on pas : ce touriste, comment ose-t-il prendre la parole sur des matières qu'il n'a pas eu le temps d'approfondir<sup>18</sup> ?

<sup>17</sup> *Promenade autour du monde, 1871*, Paris, Hachette, 1873, 2 vol., t. I, p. 2.

<sup>18</sup> *Ibid.*, t. II, p. 587.

Le relateur<sup>19</sup> revendique hautement qu'il ne se déplace pas par nécessité mais pour son seul agrément. Et s'il compte partager son plaisir avec un lecteur c'est, dirait-on, de manière accessoire. Le « cher journal » joue également le rôle d'un « amplificateur d'existence »<sup>20</sup> et participe pleinement du plaisir du voyage en ce qu'il permet de rappeler les paroles entendues ou de revoir les choses vues. De fait, en tenant quotidiennement le registre de ses impressions et de ses rencontres, le baron Hübner semble garantir l'exactitude de ses dires. Le journal est vrai puisqu'il paraît (à tort ou à raison) inutile de se mentir à soi-même. Il est exact puisque la mémoire ne saurait faire défaut, ni le souvenir transformer un vécu très peu distant du moment de l'écriture. Simplement, le diariste prend soin de préciser que c'est pour soi que les choses paraissent curieuses et nouvelles. Ainsi est-ce à l'aune du sujet qu'est évalué le réel, et c'est, à vrai dire, une garantie de sincérité qui nous est offerte plus qu'un certificat d'authenticité. Enfin, une telle écriture ne saurait sacrifier à la tentation de faire du style : le voyageur prétend écrire au plus près des choses. Il n'y parvient pas toujours : il est moins habile que les écrivains de profession, qui savent camoufler les artifices faciles d'une rhétorique convenue dont l'amateur a les plus grandes peines à se déprendre. Avant de quitter cette *Promenade autour du monde*, on aimerait lui rendre justice et lui savoir gré, en tout cas, d'avoir explicité avec autant de clarté ses intentions. Ce texte délivre quelques leçons. Il est devenu inutile d'assigner au voyage des visées qui lui seraient extérieures et c'est en lui-même que le déplacement se trouve légitimé ou, plus exactement, par la satisfaction égotiste que procure la rencontre entre le sujet et le monde. Cette sorte de gratuité rejaillit évidemment sur la façon de consigner les souvenirs de voyages qui n'auront de raison d'être que rapportés à l'expérience personnelle, et auxquels on ne saurait demander objectivité ou exhaustivité. Si la façon du livre, enfin, est un peu brouillonne ou très peu apprêtée, c'est que le relateur entend simplement rapporter ses impressions et que le réel est trop divers pour se laisser distribuer dans des cases à l'avance fixées<sup>21</sup>. On retiendra enfin qu'il est

19 Les dictionnaires (Trévoux, Littré) donnent la définition suivante du mot *relateur* : « Celui qui fait la relation d'un voyage, d'une aventure ». La « relation » est dénuée de toute prétention littéraire et le terme convient donc parfaitement à des écrits qui affichent ouvertement leur intention de ne pas « faire de style ». Le plus souvent, le « relateur » n'est pas le voyageur. Nous désignerons toutefois par ce terme, dans les pages qui suivent, celui qui rédige son voyage.

20 Voici le contexte dans lequel figure cette expression, que j'emprunte à Gilles Mora (*Manifeste photobiographique*, Paris, Éditions de l'Étoile, 1983, p. 10) : « La photographie constitue pour nous, et avant tout autre préalable, un *amplificateur d'existence*. Elle seule peut boucler dans un même mouvement qui nous fascine et nous sauve la révélation du présent et celle de sa conservation ».

21 Au demeurant, la disposition des matières dans un Voyage n'a jamais été une chose aisée. Dans l'Avant-propos de *l'Histoire générale des voyages* [1746-1759] (dans *Œuvres*,

possible de se promener loin de chez soi, puisque c'est avant tout une disposition d'esprit qui définit la « promenade », et non un espace donné.

Il serait évidemment peu rentable de voir en Hübner un auteur qui figurerait dans la liste des écrivains voyageurs de l'époque romantique et de faire de ses croquis ou anecdotes un avatar du voyage personnel d'écrivain. Notons simplement qu'un tel livre entérine probablement un changement de perception qui concerne à la fois l'image du voyageur et l'écriture de la relation<sup>22</sup>. Les écrivains de profession ont parcouru le monde en portant sur lui un regard qui n'était plus celui du savant, du missionnaire, du soldat, de l'explorateur... Il n'est plus guère question d'aventures ou de découvertes dans leurs récits, mais d'expériences esthétiques ou intérieures. C'est pour le plaisir et en amateur que l'on quitte son chez soi. Le texte voit son allure se modifier en conséquence : il prétend restituer le plaisir éprouvé à la contemplation des monuments de la nature ou des hommes et les impressions du sujet qui fait exister les paysages et vivre ceux qu'il côtoie. Dans ces conditions, son discours ne saurait se conformer à une règle puisqu'il est régi par le hasard des rencontres et l'humeur du voyageur. On ne saurait en conclure que l'écrivain ait tout oublié de la riche tradition de la littérature des voyages. Une négociation incessante se joue, qui consiste à adapter et donc à redéfinir des cadres discursifs existants. L'auteur se plaît d'ailleurs à souligner, consciemment et parfois malicieusement, les relations qui rapprochent et différencient le livre singulier de l'ensemble de la production viatique. Il n'est pas étonnant que ces pratiques savantes de l'allusion, de la reprise, du détournement... soient le fait de spécialistes, plus experts en la matière, sans doute, que ceux qui n'entendaient pas faire de la littérature et se défiaient souvent des mensonges des hommes de lettres. Ces

---

Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1985, t. VII, p. 452), Prévost choisit ainsi de réserver une place à part aux « véritables journaux des voyageurs » qui feront suite à « l'histoire des découvertes et des établissements » et précéderont les « descriptions » (définies comme « ce qui regarde la géographie, la religion, les mœurs et les usages »). On sent bien que ces catégories peuvent à l'occasion se superposer et ne sont qu'en apparence rigoureuses. C'est d'ailleurs pour répondre à une autre forme de classement (celle pratiquée par les Anglais) que Prévost propose sa propre méthode.

22 Bien avant Hübner, Jacques Arago, engagé comme dessinateur pour un voyage de circumnavigation, fit paraître en 1822 une *Promenade autour du monde, pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820, sur les corvettes du Roi l'Uranie et la Physicienne, commandées par M. Freycinet* (Paris, Leblanc, 1822, 3 vol.). Il n'est pas question de science dans ce livre (c'est à Freycinet qu'il reviendra de donner les résultats de son expédition). Mais cela ne suffit pas à transformer la « relation historique » (t. I, p. XVII) en succession d'impressions – et Arago n'est certes pas un touriste. Reste la fantaisie de ces pages dont la tonalité est donnée, en sus du titre de l'ouvrage, par une préface qui obéit aux codes du récit excentrique. Le plaisir du conte est ici premier mais le relateur préfère « un récit simple mais fidèle, aux rêves creux et ridicules de tant d'ignares voyageurs » (t. I, p. 6-7) : nous nous trouvons bien dans la grande tradition des récits d'exploration, et assez loin de la Promenade.

derniers ne sont peut-être pas toujours sur le terrain des voyageurs exemplaires, mais on peut penser qu'ils savent tirer profit de la bibliothèque et fort bien voyager dans les livres. Ceci leur a suffisamment été reproché, il n'est que de songer à l'invective de Bougainville qui, en pensant à Rousseau, fustigeait « cette classe d'écrivains paresseux et superbes qui, dans les ombres de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants, et soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations »<sup>23</sup>. On voudrait passer en revue quelques-uns des modes de déplacement, liés indissociablement à des manières de dire, avec lesquels ce voyageur d'un nouveau type entretient une relation de défiance. Il sera fait allusion fréquemment, en cette occasion, à l'œuvre de Chateaubriand : elle se situe en effet au croisement de deux siècles et son auteur, tout en inventant assurément des formes nouvelles, se souvient également des relations de ses devanciers. La volonté de prendre ses distances avec les discours antérieurs implique après tout qu'on s'y réfère et n'a jamais empêché les reprises, voire les plagiats.

#### LE PÈLERIN, L'EXPLORATEUR ET LE SAVANT

Pour le pèlerin<sup>24</sup>, il n'est pas question de se laisser porter par ses pas. Celui qui entreprend le grand voyage de Jérusalem ou entend visiter les scènes sur lesquelles se sont déroulés les grands épisodes de l'Histoire ou de la fable est aveugle à ce qui pourrait faire obstacle à un rituel de commémoration. La lecture du territoire se fait en fonction d'attentes préalables qui ont pris corps grâce aux livres. Tout ce qui déçoit le regard du pèlerin est alors passé sous silence, ou signalé comme obstacle, voire comme tentation du malin. La quête spirituelle ou humaniste s'accommode mal du hasard ou de la diversité, de tout ce qui pourrait tenter le voyageur et l'éloigner de son but. Sciemment, il se détourne de ce qui n'entre pas dans son projet initial. Bonstetten, qui entreprend un *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide*, en vient presque à affirmer qu'il vaut mieux fermer les yeux pour voir ce qu'on était venu chercher : « Dans la vaste solitude de ce ciel classique, toutes les pensées sont pour les morts ; moins on voit d'objet réel, et plus l'esprit travaille sur tous les

23 *Voyage autour du monde*, éd. M. Bideaux et S. Faessel, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2001, p. 57.

24 On donnera ici à la notion de pèlerinage une acception un peu lâche, en désignant par ce terme un voyage entrepris dans l'intention de rendre hommage aux grand hommes, à un lieu, à une civilisation... Cet exercice de dévotion peut d'ailleurs se porter sur des « objets » divers : dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Chateaubriand rend compte d'une expérience spirituelle et fait dans le même temps l'éloge de la patrie des arts et de la liberté. Grâce et Judée sont pareillement célébrées dans ce livre qui invente, pour ainsi dire, un humanisme chrétien.